

"Un conte de Noël" : Arnaud Desplechin lâche ses démons

L'un des trois films français en compétition à Cannes, avec la famille et ses non-dits pour sujet, sort en France mercredi 21 mai.

LE MONDE | 17.05.2008 à 08h28 • Mis à jour le 21.05.2008 à 07h50 | Par Jean-Luc Douin

En veine de boutade, Arnaud Desplechin a dit un jour qu'il avait tourné *La Vie des morts* pour dire du mal de sa famille, *La Sentinelle* pour dire du mal de son pays, *Comment je me suis disputé... (ma vie sexuelle)* pour dire du mal de ses anciennes petites amies. Dans *Un conte de Noël* (sortie en salles mercredi 21 mai), le cinéaste dit du mal de lui-même.

De quoi s'agit-il dans ce film long, brutal et réussi ? Des choses qui scellent la famille tout en la minant : lien du sang, généalogie, lieu natal (Roubaix), rapports parents-enfants et enfants entre eux, maladie, deuil, non-dits, pièces rapportées, religion... Dans cette famille, il y a eu un fils aîné, Joseph, mort à 7 ans parce qu'aucun membre du clan n'avait une moelle osseuse compatible qui aurait permis une greffe. Et quand le film commence, il y a la mère, Junon (Catherine Deneuve), qui se découvre atteinte du même mal. Ce qui repose la question de la greffe.

Henri, le mauvais fils (Mathieu Amalric), considéré comme un schizophrène alcoolique, en est l'indésirable héros. Il n'aime pas sa mère, et elle ne l'aime pas. Sa sœur Elizabeth (Anne Consigny) le poursuit d'une haine irrationnelle au point d'obtenir qu'il soit banni de la famille. Les examens médicaux révèlent que seuls deux membres de la famille sont compatibles pour sauver Junon : Paul, le jeune fils d'Elizabeth, qu'une grave crise mentale vient d'envoyer à l'hôpital, et Henri, le diable, que ses parents avaient conçu dans l'espoir que sa moelle pourrait sauver Joseph, en vain.

Personne n'ose contrarier le vœu de Paul : qu'Henri le banni assiste à la fête de Noël dans la maison familiale de Roubaix. Maîtrisé, intelligent, inconfortable, soudainement émouvant, *Un conte de Noël* dépeint bien plus que ces quelques jours passés ensemble, perturbés par l'incontrôlable Henri et par les pulsions de vie passées, présentes ou fantasmatiques des invités.

RÉPLIQUES VACHARDES

Expert en ruptures de ton, apartés romanesques, mises à nu des affects et manifestations décomplexées de tout ce qui, en société, reste du domaine de l'interdit, Arnaud Desplechin orchestre une sarabande où chacun livre son ressentiment, arbore sa plaie.

Le film oscille sans cesse entre la réplique vacharde, la joute oratoire, la vérité qui blesse et le corps meurtri – bleus plein le dos, nez qui saigne, peau qui brûle, chair charcutée.

Il n'y a pas un conte de Noël, mais plusieurs, chacun ayant sa façon de raconter son histoire. Desplechin le malin dissout son expérience personnelle dans un bain de fiction acide, mixant indices de vérité et références mythologiques, repères autobiographiques et clins d'œil littéraires ou cinématographiques.

Le 25 décembre convoque un défilé de fantômes. Le prétendu monstre qui hurle dans la cave est le clone du fils défunt. Madeleine, dont Henri est veuf, renvoie au *Vertigo* d'Hitchcock. Le nom du neveu (Dedalus) et le désamour mère-fils évoquent *Ulysse*, de Joyce. Un loup freudien apparaît, ainsi qu'un extrait du *Songe d'une nuit d'été* de William Dieterle (1935). Shakespeare et Bergman rôdent.

Desplechin revisite une famille dans tous ses états : confessions face à la caméra, psychanalyses, lanterne magique, saynète théâtrale. La musique porte le même désordre : cornemuses irlandaises pour les bagarres à la John Ford, clavecin pour un strip-tease, jazz et techno ailleurs. Henri, lui, celui qu'on est tenté de prendre pour l'alter ego de Desplechin, virevolte et vacille comme un elfe dionysiaque auquel il n'est pas question d'accorder la moindre circonstance atténuante.

Tel est le credo d'Arnaud Desplechin, un "*affamé de roman*" : réel ou inventé, digne de ses géniteurs ou pas, cet Henri, impudent antihéros, surgit dans le foyer comme un coup de tonnerre, en plein orage, faune haïssable, spectre s'écroulant ivre mort pour ressurgir et narguer. Les siens l'ont transformé en personnage. Il relève le défi, dopé par le rejet dont il est victime, inépuisable histrion de la mascarade familiale.

Film français d'Arnaud Desplechin avec Mathieu Amalric, Catherine Deneuve, Anne Consigny. (2 h 30.)